

ÉDITIONS DU " SEMEUR "
 Organe d'Éducation Individuelle

Boite postale ; FALAISE (Calvados)

Marinus VAN DER LUBBE

prolétaire ou provocateur ?

Brochure-manifeste du Comité hollandais pour la
 défense et la réhabilitation de M. Van der LUBBE

Marinus Van der Lubbe : un jeune ouvrier de Leyde (Hollande).

Par l'expérience, par la lecture, par la discussion avec d'autres ouvriers, il devient révolutionnaire : communiste de Conseil.

Avec d'autres chômeurs, il fait connaissance avec les matraques de la police, la justice de classe le jette en prison. A peine sorti, il poursuit sa propagande : « Ouvriers, dressez-vous contre vos exploités ; il y va de votre vie. La révolution prolétarienne est la seule issue. » Et surtout : « Agissez par vous-mêmes. Les chefs de parti, les bonzes syndicaux ne peuvent, ni ne veulent faire la révolution pour vous. Ils sont les complices dont les capitalistes se servent pour vous maintenir passifs et dociles ».

Il va en Allemagne ; là, les contrastes de classe sont encore plus marqués. Les grands capitalistes organisent la terreur au moyen des bandes fascistes,

car la crise ne leur laisse d'autre salut que de réduire à l'extrême le niveau de vie des travailleurs. Et, en même temps, ils veulent, par une puissante propagande nationale souder ensemble tous les éléments du peuple allemand, afin d'en faire une arme formidable dans la guerre d'extermination qui se prépare contre les groupes capitalistes adverses.

Là, en Allemagne, la classe ouvrière est la plus nombreuse : des millions d'ouvriers sont entassés dans les centres industriels. Des millions d'autres sont sans travail, jetés à la rue, transformés en miséreux.

Ils n'ont littéralement plus rien à perdre ; ne vont-ils pas se mettre en mouvement ?

Il est vrai qu'en 1918, lorsqu'ils étaient armés, ils n'ont pas su détruire leur ennemi de classe ; ils se sont contentés de voir leurs chefs s'emparer du pouvoir en leur promettant l'ordre, la

paix et le pain, ils se sont laissé enlever les fusils, leur seule garantie pour l'avenir. Ils sont restés les bras croisés pendant que les bandes d'officiers, rassemblées par Noske, assassinaient les travailleurs Spartakistes ; ils n'ont fait que murmurer, lorsqu'en 1920, la Reichswehr, de Severing, collait au mur les ouvriers de la Ruhr. Ils n'ont pas réglé leurs comptes avec les chefs du Parti Communiste d'Allemagne, qui avaient rendu le massacre possible en pactisant avec les bourreaux.

Et leur meilleure arme, qu'eux-mêmes avaient forgée, les conseils révolutionnaires de travailleurs, ils ont permis à Moscou de leur subtiliser, sous le couvert de belles paroles, pour la remplacer par cette arme de théâtre : l'organisation parlementaire et corporative.

Les alliances entre le vieux capitalisme allemand et le nouveau capitalisme russe, la fourniture clandestine d'armes à la Reichswehr par les bureaucrates de Moscou contre les ouvriers allemands, tous ces faits qui n'ont jamais été démentis, semblent ne leur avoir rien appris. Quinze ans durant, les ouvriers allemands se sont laissés duper par les chefs du bolchevisme et de la social-démocratie, qui ont surenchéri de nationalisme et de réformisme et les ont conduit toujours plus bas.

Tout cela, Van der Lubbe le sait.

Mais maintenant la griffe étrangleuse du fascisme tient à la gorge l'ouvrier. Maintenant, il apparaît clairement que la deuxième et la troisième Internationales n'étaient que des boucliers de carton. Maintenant, les ouvriers doivent se mettre en mouvement, agir par eux-mêmes, lutter par eux-mêmes !

Mais la tromperie, la duperie sont plus grandes que jamais !

Les social-démocrates tiennent dans leur filet des millions d'ouvriers qui se fient à eux, à l'aide des phrases comme celles-ci : POUR LA DÉMOCRATIE ! POUR LE SOCIALISME ! ÉLISEZ-NOUS !

Ce qu'ils veulent, en réalité, ce sont les hautes fonctions, les honneurs, les

privileges, le pouvoir pour eux-mêmes, afin de mieux soumettre les ouvriers, en collaborant avec la bourgeoisie, pour maintenir l'exploitation.

Les chefs de Moscou du P. C. A. tiennent des millions d'ouvriers dans leur *filet avec ces autres phrases* : POUR LA PATRIE PROLÉTARIENNE ! POUR L'UNITÉ DU PEUPLE ALLEMAND CONTRE VERSAILLES ! POUR LE PAIN ET LE TRAVAIL ! ÉLISEZ-NOUS !

Ce qu'ils veulent en réalité, ce sont le pouvoir, les honneurs, des propriétés pour eux et pour les nouveaux capitalistes russes, la continuation de l'exploitation, pour obtenir ainsi des marchandises et des machines de la bourgeoisie allemande.

Et, par-dessus tout, le pouvoir sur les ouvriers, pour les mener sur les champs de bataille, pour les intérêts des bourgeoisies alliées à la Russie.

Dans cette atmosphère de tromperie, de duperie et de mensonge, Marinus Van der Lubbe — avec ses vêtements trempés dans l'essence — met en flammes le Palais d'intrigues de ces Messieurs ! !

Durant quinze ans, les ouvriers ont été vendus et trahis dans cette boutique ; maintenant, elle sera un signal de feu pour les camarades de classe : brisez la dictature des chefs, qui vous livrent sans défense à l'ennemi et menez vous-mêmes votre lutte pour votre propre pouvoir !

QUI EST VAN DER LUBBE ET QUE SIGNIFIE SON ACTE ?

Les nazis mentent ; c'est l'exécutant d'un complot bolcheviste.

Mensonge absurde ; aucun ouvrier n'y croit ; inutile de gaspiller des mots à le réfuter.

Les bonzes des deuxième et troisième internationales mentent : c'est un provocateur nazi !

Bien des ouvriers croient ces messieurs. Considérons de plus près leur assertion.

D'abord, il saute aux yeux que, jamais, elle n'est accompagnée d'une preuve réelle. Un jour on dit que Lubbe est un agent des Nazis. Le lendemain, on dit qu'il a été corrompu par Deterding pour forcer les Nazis par son acte, à rompre les relations commerciales avec le trust russe du pétrole. Chaque assertion est complètement contredite par une autre.

Mais quel drôle de provocateur !

On n'a trouvé aucun papier sur lui qui puissent indiquer la culpabilité du P. C. A. ou des chefs soc.-démocrates.

Il n'a fait aucune déclaration qui puisse mettre à même les polices de Hitler d'arrêter qui que ce soit.

Et ce matériel incendiaire, qui aurait pu constituer une simple indication, ne consiste qu'en quelques flacons d'essence et les habits de Van der Lubbe lui-même !

On ne peut douter que les Nazis aient des centaines d'agents et de provocateurs dans les rangs du P. C. A. et du P. S. A. Pourquoi commettraient-ils la bêtise de se servir d'un simple ouvrier hollandais, d'un communiste de Conseil, donc d'un adversaire déclaré des partis parlementaires.

Quel drôle de provocateur ! Qui déclare ouvertement : « J'ai agi tout seul ; je n'ai rien à faire avec ces partis. »

Et qui a maintenu cette déclaration.

En un mot : les assertions ne cadrent pas avec les faits ; elles ne peuvent pas cadrer, parce que ce sont des mensonges grossiers !

Pourquoi les journalistes rouges de la deuxième et de la troisième Internationales s'embarbouillent-ils dans de telles contradictions ?

Parce qu'ils craignent que les petits bourgeois ne s'effraient et ne les abandonnent.

Ceux de la Deuxième ont peur, qu'aux yeux de la grande bourgeoisie, ils ne puissent plus servir d'acolytes et d'intermédiaires.

Ceux de la Troisième, dans le pays

de l'allié Hitler, craignent comme la mort, tout ce qui pourrait provoquer une rupture diplomatique.

Et, des deux côtés, ils redoutent par-dessus tout, dans le coup porté au parlementarisme, un coup porté contre eux-mêmes, les phraseurs, les fanfarons, les faiseurs de compromis, les tripoteurs, les chefs ! !

Par un instinct infailible, ils reconnaissent dans Marinus Van der Lubbe l'homme d'un monde ennemi.

Parmi les millions de dos courbés du servile bétail électoral, un seul prolétaire s'est levé et a souffleté leur face de Judas !

C'est Marinus Van der Lubbe. Telle est la signification de son acte, voilà pourquoi ils cherchent à souiller son honneur de révolutionnaire !

Ils ont certainement des raisons d'agir ainsi ! Mais vous, camarades socialistes ou communistes, qui répétez ce que disent vos chefs : « Mais, c'est un provocateur nazi », n'avez-vous jamais été frappé de l'unanimité avec laquelle ils se crient les uns les autres ?

Alors que jadis, ils s'insultaient en toute occasion, de menteurs, et de traîtres (et pour cause !). voici que « Le Peuple » puise à « l'Humanité » comme à une source claire et que la « Tribune », ne parle plus de social-fasciste, lorsqu'elle cite les paroles de « Het Volk », du « Populaire » et du « Social-Démocrate » de Prague, en les encadrant de titres alléchants ?

Même « De Arbeid » considère certaines colonnes de littérature du « Volk » comme une bonne nourriture révolutionnaire pour les ouvriers du N. A. S. et du Parti Socialiste Révolutionnaire (R. S. P.), et les réimpriment avec sa pleine approbation. De deux choses l'une : ou bien on est parlementariste, ou bien on ne l'est pas, mais à quoi servirait de gagner un siège à la Chambre, si l'idée venait aux ouvriers de balayer tout ce micmac. Et, d'ailleurs, tous les collègues de bonne foi le disent bien :

ce Van der Lubbe ne peut être qu'un provocateur !

Pour un pareil front unique, il n'est point besoin de négociations.

MENTEURS ET TRAITRES

Mais vous, ouvriers ne voulez-vous pas, ne devez-vous pas vous adresser « de bas en haut » à vos dirigeants et leur demander d'apporter les preuves de leur accusation de provocation contre Van der Lubbe ? Mais comment cette accusation s'expliquerait-elle, avec ce qu'ils écrivaient dans le « Tribune » du 24 mai 1933 : « Les fascistes ne réussissent pas à apporter la moindre preuve de la complicité de Torgler, Dimitroff et les autres. Van der Lubbe ne leur donne aucune possibilité de forger de pareilles preuves. C'est pourquoi le procès reste en suspens. »

Une ligne plus haut, ils écrivaient ceci : « L'incendie a été allumé par des agents des sections d'assaut, qui ont abusé de Van der Lubbe. »

Voici une bien sotte imprudence de vos chefs, camarades !

Il se peut qu'ils ne s'attendaient pas à un contrôle aussi sérieux de la part des ouvriers, mais il ne faut pas mettre sur le papier un mensonge et faire suivre tout de suite la preuve que c'est un mensonge.

On connaît des chefs qui se sont cassé les reins à la suite d'une telle contradiction.

En tête de l'article dans lequel on peut lire ce que nous venons de citer, il y avait ceci : « Sauvez Dimitroff, Poppoff et Taneff ! »

Camarades, il existe un moyen infailible de les sauver, auquel vos chefs ne semblent pas encore avoir songé.

Nous venons de voir comment la bourgeoisie anglaise, pour sauver ses agents en Russie, les ingénieurs Thornton, Mac Donald et Monkhouse, a usé de ses armes diplomatiques et économiques. Et

comment elle y a réussi. Ces messieurs avaient pour tâche d'espionner et de saboter la construction économique et l'industrie de guerre en Russie, ce nouveau et dangereux concurrent de l'industrie anglaise. L'Angleterre n'a pas abandonné ses agents, mais a tout mis en œuvre pour les tirer d'affaire.

Eh bien ! on nous raconte sans cesse que l'activité des diplomates russes sert les intérêts du prolétariat et rien d'autre. Ce que fit l'Angleterre, la Russie peut et doit le faire. Les immenses intérêts que la bourgeoisie allemande a dans les fournitures à la Russie — comme nous avons pu le constater à la lecture du rapport annuel des Mannesmann-Werke — peuvent être facilement exploités par les diplomates russes.

Jusqu'ici, ils n'ont seulement pas bougé le petit doigt pour arracher aux griffes des S. A., même un seul ouvrier allemand. Des milliers de travailleurs ont été assassinés, la seule chose que nous ayons entendu ont été les protestations d'amitié des diplomates russes aux diplomates allemands et vice versa, plus des millions de commandes à la bourgeoisie hitlérienne. Mais rien pour les prisonniers de Hitler !

Quoi, ne serait-ce point là métier des diplomates prolétariens ? Certes, entre le morceau de pain enveloppé dans un journal des négociateurs russes à Brest-Litovsk et les diners splendides de Mme Litvinoff, offerts au Corps Diplomatique, se sont écoulés quinze ans de bolchévisation de notre diplomatie prolétarienne. Nous sommes allés très loin et chaque ouvrier doit se réjouir, sous peine d'être classé comme contre-révolutionnaire.

Mais ces diplomates ne craignent pas toujours de faire quelque chose qui n'appartient pas à leur tâche directe. Un exemple :

Lorsque Miasnikoff, un ancien camarade de Lénine, un vieux bolchévick, lançait aux nouveaux gouverneurs de la Russie — aux bureaucrates — son fa-

meux : « Vous, exploiters ! » et les designait comme la nouvelle classe dominante en Russie, il fut banni et envoyé en Sibérie par le Guépéou, et là, jeté en prison. Il s'évada en Perse et là se crut sauvé.

Mais l'habile diplomatie soviétique fit des démarches auprès de l'opresseur et bourreau des travailleurs, le Schah de Perse, avec qui elle entretenait de fort amicales relations et, Miasnikoff fut arrêté et fait prisonnier, puis extradé.

Miasnikoff s'évada une deuxième fois et s'enfuit en Turquie où il se crut sauvé. Mais l'habile diplomatie soviétique fit des démarches auprès de l'opresseur et du bourreau des ouvriers, Kémal Pacha, son allié qui, pour cela avait reçu son armement de la Russie soviétique. Pour n'être pas fait prisonnier et extradé, à nouveau, Miasnikoff dut quitter la Turquie et s'enfuir.

S'il s'était enfui en Allemagne ou en Italie, cette histoire deviendrait monotone. Mais il se réfugia en France, qui n'est pas un Allié de la Russie où il vit maintenant à Paris, en dépit de ses « aberrations gauchistes » bien que dans des conditions misérables à cause de ces mêmes « aberrations ».

Si maintenant, une partie de l'énergie que les diplomates soviétiques avaient mise à poursuivre Miasnikoff était mise en œuvre pour obtenir que Popoff, Dimitroff et Tanéff ne soient pas extradés en la Bulgarie mais, vers la Russie, ceux-ci seraient certainement sauvés.

Au surplus et pour être absolument sûr du résultat, Litvinoff, qui se trouve actuellement, à Londres pour offrir à la bourgeoisie mondiale les moyens de maintenir debout le capitalisme, avec un milliard de dollars de commandes soviétiques aurait pu mettre en jeu, une petite partie des dites commandes. Il sait bien à quels milieux s'adresser pour poser ses conditions.

Il est vrai que les diplomates bourgeois, en ce cas, ne l'auraient point ap-

plaudi et félicité comme ils l'ont fait, unanimement à Genève, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde à la fois.

Quant aux ouvriers révolutionnaires, prisonniers en Allemagne, chaque ouvrier comprendra sans plus que la diplomatie soviétique n'a rien à faire avec eux et pour eux.

SERVICES RENDUS

Pourtant bien des choses se sont passées, qui permettraient à ces messieurs d'appuyer leurs demandes de contre-service.

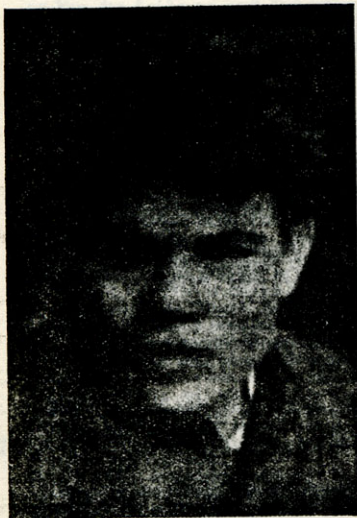
N'est-il pas vrai que Gœring vantait, récemment, auprès des hommes de la presse étrangère, non pas de la force de sa propre armée, qui est petite et mal outillée pour une guerre moderne, mais de celle de l'armée de l'Allié Russe « qui ne manquera pas de surprendre le monde entier » ?

Il pourrait également alléguer le transport secret de l'industrie de guerre allemande, en Russie, une usine de gaz asphyxiants, une usine d'obus et une usine d'avions, où les ouvriers russes travaillent sous la direction d'officiers de la Reichswehr allemande.

Il y a aussi les obus et autres munitions fabriqués à Léninegrad, qui ont été importés via Stettin, en Allemagne, pour la Reichswehr. Car, à quoi servirait à la bourgeoisie allemande, la Reichswehr, qui, faute de munitions — que l'Allemagne, à cette époque, ne pouvait se procurer — n'aurait pu mitrailler les travailleurs ?

Si le camarade Hintschuk, l'ambassadeur soviétique à Berlin, met dans sa poche les rapports officiels des séances n° 252 et 253 du Reichstag avant de rendre visite à M. Von Neurath, ce dernier ne pourra pas dire qu'il ignore de quoi il s'agit.

Et, qu'on n'oublie pas surtout, les livraisons s'élevant à des millions,



A LA PRISON DE BERLIN (1933)

fournies par l'industrie lourde allemande et, sans lesquelles, la bourgeoisie allemande, si l'on peut en croire les magnats de l'industrie, aurait été acculée à la faillite et dans l'impossibilité de maintenir plus longtemps en respect les ouvriers allemands.

Et les commandes s'élevant à 200 millions de marks passées immédiatement après l'avènement de Hitler au pouvoir !

Et le mot d'ordre de Moscou aux ouvriers d'Allemagne lors du « krack » de la Danatbank : « Marquez le pas », c'est-à-dire faites comme si vous alliez de l'avant, mais ne bougez pas, pour laisser rétablir l'équilibre financier.

Et le soutien des revendications alle-

mandes à Genève, afin que la bourgeoisie allemande obtienne les mêmes droits à l'armement que les autres puissances.

Et tant de choses encore...!

Vraiment, le chien le plus ingrat ménerait celui qui a gratté si longtemps et avec tant de zèle son dos galeux ! Mais, comme nous l'avons dit, la diplomatie russe n'a rien à faire avec les prisonniers de Hitler !

Mais vous, camarades, vous avez quelque chose à faire avec Van der Lubbe !

Il est un des vôtres, il est ce que vous serez demain, ce que vous devez être demain !

Parce que l'oppression, l'écrasement, votre misère s'accroissent toujours, s'accroîtront encore davantage !

La bourgeoisie est une bonne domp-
teuse. Elle ne vous épargnera rien.

A l'aide de vos chefs, elle vous fera livrer vos millions de morts, vos dizaines de millions de mutilés dans la guerre mondiale qui s'apprête. Elle le fera à l'aide de vos chefs !

Les social-patriotes vous diront, que vous devez lutter ensemble avec votre bourgeoisie, contre l'ennemi national, pour la Démocratie !

Les chefs moscovites, les Staline, les Boukharine, les Wynkoop, les Thäelmann, vous diront : que vous devez lutter ensemble avec la bourgeoisie hitlérienne, mussolinienne, stalinienne, pour la « patrie prolétarienne » et ses alliés !

Ou bien, si les alliances se modifient avec ceux qui seront leurs alliés du moment.

Car, nous autres, ouvriers, nous ne savons pas encore de quelle bourgeoisie nous serons les alliés dans la guerre prochaine. Depuis de longues an-

nées déjà, la Russie est, militairement et économiquement alliée avec les états fascistes d'Allemagne, d'Italie et de Turquie, et la presse de la Troisième Internationale crie que les impérialistes anglais, français et américains, préparent la guerre contre la Russie.

Mais, derrière la scène, travaillent les diplomates !

Et, tout à coup, on s'aperçoit que l'impérialiste est devenu un allié, que dans la guerre prochaine nous devons tirer non pas sur lui, mais sur l'Allié d'hier !

Et celui qui se dresse contre ces changements diplomatiques, on l'appelle un provocateur.

CE QU'ILS FONT A CE PROLÉTAIRE, ILS LE FERONT A VOUS !

LUTTONS POUR LA VERITE

Ils mentent, parce qu'ils craignent que la signification de son acte ne vous devienne claire, et que le même esprit ne vous inspire.

Exigez qu'ils prouvent ce qu'ils disent :

« Van der Lubbe est un Nazi, un provocateur »,

« Membre de la section de la mort, n° 33 »,

« Les 50.000 marks de récompense »...

toutes ces histoires de concierge qu'ils inventent et qu'ils s'empruntent les uns aux autres pour les colporter.

Et s'ils ne le peuvent pas, ET ILS NE LE POURRONT PAS, pas un seul, faites-leur rentrer cela dans la gorge, forcez-les à rétablir la vérité !

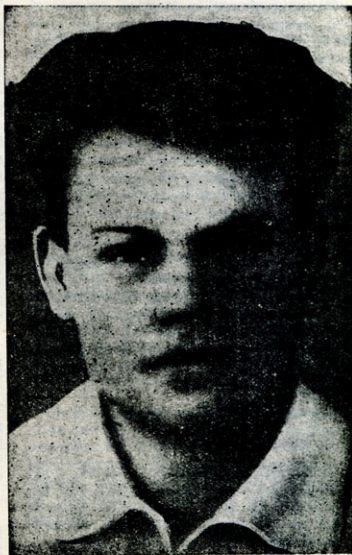
Ce n'est pas une question entre Van der Lubbe et eux, mais entre vous et eux !

Ils mentent pour conserver leur pouvoir sur vous ! !

Par son acte, Van der Lubbe a voulu donner le branle à la mise en mouvement, à la lutte propre, à l'insurrection des prolétaires allemands. C'est ce qu'il a déclaré devant ses juges d'instruction.

Il a cru que les ouvriers étaient prêts à agir par eux-mêmes, en pleine conscience de classe.

Le mensonge, la tromperie, le pouvoir des chefs, étaient trop grands. Aucun acte individuel, quelque courageux qu'il soit ne pourra remplacer la



EN HOLLANDE (1930)

conscience que la classe ouvrière doit conquérir elle-même. Conquérir, dans une lutte que ni eux, ni vous, ne peuvent éviter. Si vous étiez des rats vous sauteriez à la gorge de ceux qui vous acculent à la mort. Mais vous êtes des hommes pensants.

Mais votre force de penser est au pouvoir de vos ennemis : par leur science, leur art, leur presse. Mais, surtout, par vos chefs, par ceux qui ont votre confiance.

Ils vous disent : attendez encore un peu, le capitalisme se redressera, nous assisterons à une nouvelle époque de prospérité, également pour vous. Et alors...

Ils vous disent : attendez encore un peu, jusqu'à ce que nous occupions plus de la moitié des sièges parlementaires. Et alors...

Ils vous disent : attendez encore un peu, nos collègues ont le pouvoir en Russie, ils l'ont construit, par les ouvriers le plus grand appareil de production que le monde ait jamais connu. Aidez-nous, ici, pour que là-bas, on obtienne de l'or, des machines. Cela réalisé, le socialisme est construit là-bas. Et alors...

Ils vous disent : envoyez-nous aux parlements : les paysans, la classe moyenne, tous les petits propriétaires, sont terriblement opprimés par le grand capital. On leur prend ce qu'ils ont. Par les mesures que nous proposerons, nous attirerons à nous ces classes. Et alors...

Ils vous disent...

Ils mentent ! Ils mentent ! !

Mensonge, la prospérité qu'on vous promet ! Le capitalisme est sur son déclin. Tout ce qu'il y a de terre sous le soleil a été partagé entre les groupes capitalistes.

Pour se donner de l'air, pour prolonger leur existence, ils *doivent* se dé-

truire réciproquement : économiquement — et, pour cela, ils doivent vous exploiter toujours plus dur ; votre misère d'aujourd'hui est un paradis au prix de l'enfer qu'ils vous préparent : militairement — car pour eux, il n'y a pas d'autre recours, la guerre économique conduit à une guerre militaire, tout comme en 1914 !

Pour y parvenir, on crée le nationalisme, on favorise le fascisme, on page l'unité de la nation, pour la défense de la culture nationale, comme l'ont fait, en Allemagne, les chefs du P. C. A.

C'est ainsi qu'ils vous emploieront les uns contre les autres sur leurs champs de bataille.

Vos millions de morts ne figurent pas au chapitre des dépenses.

Car vous êtes de trop ; vous n'êtes que des bouches inutiles ; trente millions de chômeurs et plus ! Pour eux et pour les milliers de petits propriétaires qui, dépouillés tôt ou tard de tout ce qu'ils ont, sombreront dans le prolétariat, il n'y a pas d'autre place que la fosse commune réservée aux « instruments inutilisables à l'accumulation capitaliste » !

Attendre les temps meilleurs ! Ils ne viendront pas et vous ne pouvez pas attendre !

Mensonge, que les parlements peuvent être conquis pour vous.

Eux, les parlementaires, ne veulent pas le pouvoir pour vous, mais sur vous !

Même s'il y avait parmi eux des bonnes volontés, c'est le temps qui fait défaut ! Car le fascisme vient, vous le voyez grandir.

Vous ne pouvez pas attendre !

Mensonge, que le socialisme se construit en Russie ! Lorsque les ouvriers russes, avec les paysans pauvres eurent abattu le tzarisme et ensuite les capitalistes, lorsque les meilleurs ouvriers ré-

volutionnaires eurent succombé dans la défense contre les armées blanches, on vit se glisser dans l'appareil d'Etat et, dans la direction des usines : les anciens employés, les experts du capitalisme vaincu, les petits bourgeois, les carriéristes, les mercantis. Ils supplantèrent les ouvriers, les simples prolétaires.

Les ouvriers révolutionnaires russes comptaient sur la révolution prolétarienne en Allemagne et dans l'Ouest de l'Europe. C'était là, leur seule chance de vaincre. Car, en Russie, ils étaient une classe peu nombreuse, beaucoup plus petite que la classe possédante, les paysans : ceux-ci avaient la terre en propriété et ne voulaient pas du Communisme. Ils voulaient faire du profit pour eux-mêmes.

Et comme les ouvriers d'Allemagne et d'Ouest-Europe ne faisaient pas la révolution, mais courbaient le dos, ayant confiance dans leurs chefs, les intrus devenaient puissants en Russie. Leur nombre s'est multiplié, ils se sont unis par delà les frontières avec les chefs qui s'y prêtaient le mieux. Partout, ils dépossédaient les ouvriers de leur pouvoir dans leurs propres usines et, s'appuyant sur cette classe dominante des petits propriétaires, ils réduisaient à rien l'initiative des Comités d'Usine et des Conseils d'Ouvriers, y substituant la domination de haut en bas.

Les chefs et les ouvriers révolutionnaires qui ne voulaient pas se soumettre furent poussés en dehors de l'appareil, emprisonnés, bannis ou assassinés. Avec les moyens de répression, surtout le Guépéou, le nouveau régime en est venu à interdire aux ouvriers toute opinion qui puisse ébranler son autorité !

C'est ainsi que règne maintenant, en Russie, une nouvelle classe de bureaucrates, forte de plus de deux millions d'hommes qui, s'appuyant sur les

paysans-propriétaires, exercent le pouvoir sur les ouvriers dans la Russie Stalinienne, que pour vous tromper ils ornent eux-mêmes du nom de Russie-Soviétique (Russie des Conseils).

Il est vrai qu'on y construit des usines gigantesques. Mais cela se fait au moyen de la plus-value volée aux ouvriers, comme font partout les capitalistes. Les ouvriers n'ont qu'à travailler et à applaudir, s'ils ne veulent pas être frappés par la faim, la prison, l'exil, les balles des nouveaux gouvernants.

Le mensonge de la construction du socialisme en Russie est le plus grand de tous, les ouvriers qui en attendent leur salut, ne font qu'attendre le renforcement de leur plus grand ennemi !

Mensonge, que les petits propriétaires, les paysans, les couches moyennes peuvent être gagnés par le Parlement à la cause de la révolution.

Car la révolution signifie pour eux le chaos, la disparition des marchés, par conséquent du profit. Ils haïssent le communisme, ils veulent rester propriétaires, ils veulent faire des bénéfices !

Et celui qui, au Parlement, tâche de capturer les sentiments des classes moyennes et des paysans par des projets de soutien à ces classes, en sera lui-même leur prisonnier. Sur ce terrain, il a perdu d'avance contre le fascisme qui est la chair de leur chair, qui offre davantage et qui sait mieux exciter les passions nationalistes et propriétaires.

Le seul résultat — et il est désastreux c'est que de larges couches de la classe ouvrière, se trouvent égarées, se laissent entraîner dans le fascisme par les classes moyennes. Regardez seulement en Allemagne ce qui est résultat de la politique du H. P. C. A.

Qui se lance à la conquête des paysans et des classes moyennes, se lance dans le fascisme.

Et tous ces mensonges réunis ont un seul but : vous écarter de votre lutte. De manière que si la lutte se déclenche quand même, vous ne gardiez pas en mains la direction !

Car, alors, ce serait le principe et le commencement des comités d'usines et des conseils révolutionnaires !

D'où sortent les conseils d'ouvriers ;

Et ce serait : la Révolution !

Il en a été ainsi en Russie, en 1905, mieux encore en 1917. En 1918, en Allemagne. Spontanément, les ouvriers ont formé leurs organisations par la nécessité même de la lutte.

Dans la lutte, dans l'opposition des ouvriers contre ceux qui les menacent, leur conscience s'approfondit, rendant ainsi leurs actions plus aiguës et plus fortes.

Souvent les chefs des vieilles organisations réussissent à enlever la direction de la lutte des mains des ouvriers. Après quoi, ils cherchent à la terminer le plus tôt possible. Des chefs concurrents s'efforcent, également d'acquiescer la direction de ces luttes, pour augmenter leur pouvoir et le pouvoir de leurs partis.

Souvent ils y réussissent. Mais ils ne réussiront pas toujours. Par la propagande, par la discussion, mais surtout par l'expérience, la conscience des masses prolétariennes grandira ; elle grandit déjà.

Et la signification de l'incendie du Reichstag ne consiste pas en ceci que cette action, ou celles qui suivront puissent se substituer à la propagande qui éclaire la conscience, et à l'expérience des masses.

Mais *Van der Lubbe* est l'oiseau des tempêtes, qui annonce l'ouragan de la révolution prolétarienne — une tempête qui fera place nette des chefs menteurs et de leurs maîtres. Leur haine est donc bien placée.

Les journaux annoncent que la bande de Hitler a promulgué une loi qui lui permet de condamner à mort et de pendre *Van der Lubbe*.

Mais le plus à craindre, c'est que le procès n'ait pas lieu !

C'est que, pour éviter des débats publics, on ne procède à l'assassinat de *Van der Lubbe*, pour dire ensuite qu'il s'est donné la mort. En effet, le procès révélerait également les mensonges des calomnieux et ceux des bandits hitlériens ; *Van der Lubbe* ne donnera à ses bourreaux aucune chance d'exploiter ses déclarations contre qui que ce soit.

Nous vous prévenons dès maintenant ! Nous savons qu'aucune pensée n'est plus étrangère à *Van der Lubbe* que celle du suicide. Il veut le procès pour démasquer les bourreaux des ouvriers — et les bonzes qui ont livré les ouvriers aux mains des bourreaux.

Nous le disons maintenant et maintenant les ouvriers le savent : si un jour on vient nous dire que *Marinus Van der Lubbe* s'est tué dans la prison, c'est qu'il aura été assassiné !

Ouvriers ! *Van der Lubbe* ne vous demande pas de le sauver.

SAUVEZ-VOUS VOUS-MÊMES !

Apprenez à connaître les mensonges des chefs qui vous trompent et réglez vos comptes avec eux !

Apprenez, sous le fléau du capitalisme, à reconnaître vos amis et vos ennemis, sinon c'est le fer rouge du fascisme qui vous l'enseignera.

Il y a encore des ouvriers de volonté révolutionnaire qui, à cause des mensonges de la presse bourgeoise et démocratique, se demandent : est-ce que les nazis n'auraient pas tué déjà *Van der Lubbe* en lui substituant un de leurs hommes ? Comment est-il possible qu'on lui permette d'écrire des lettres à ses camarades ?

Nous répondons : les nazis croient être rusés ; ils espèrent ainsi apprendre les noms de complices éventuels et, en général, recueillir des informations en lui laissant la liberté de correspondre.

D'autres demandent : l'acte de *Van der Lubbe* n'est-il pas la cause de la terreur hitlérienne ?

La réponse est que les nazis exerçaient déjà la terreur et qu'ils déclaraient, ouvertement, leur intention d'abattre les organisations ouvrières et tout ce qui s'opposerait à eux.

Chaque révolte ouvrière rencontre toujours la terreur, partout !

Il n'y a qu'un seul moyen de parer à cette terreur : c'est que les ouvriers ne résistent pas et plient toujours plus bas !

C'est précisément ce que veulent les chefs qui disent, mensongèrement, que la défaite des ouvriers est la conséquence de l'acte de *Van der Lubbe*. Ils veulent décharger leur responsabilité de la banqueroute.

Ils veulent sauver leur prestige !

Il est absurde de vouloir prétendre que la terreur fasciste est la conséquence d'un seul acte du côté des ouvriers.

La terreur était déjà en marche, le nombre des assassinats de travailleurs grandissait de jour en jour. Et le prolétariat était faible, il était réduit à la faiblesse par ses chefs, trop lâches

pour défendre leur propre peau et qui interdisaient aux ouvriers qui voulaient se battre, de passer à l'action.

C'est ainsi qu'ils ont fait en Italie, c'est ainsi qu'ils ont fait en Allemagne ; c'est ainsi qu'ils feront partout.

Un prolétariat qui accepte les accusations calomnieuses et mensongères des cliques dirigeantes contre un camarade de classe, parmi les plus actifs et meilleurs, est mûr pour suivre le prolétariat allemand dans la nuit du fascisme.

L'incendie du Reichstag est l'acte d'un prolétaire révolutionnaire qui observait d'une façon aiguë de quelle façon la classe ouvrière a été trahie et qui voulait, par son acte, contrecarrer la démagogie nationale des nazis et la démagogie démocratique des maquignons parlementaires.

Comme le palais de la tromperie démocratique dans lequel les masses ont été vendues à l'encan durant quinze années, de même les illusions parlementaires-démocratiques, qui enchaînaient les ouvriers allemands au capitalisme, s'en iront en fumée !

La force d'action et l'abnégation qui ont animé *Van der Lubbe* doivent inspirer les masses ouvrières si elles veulent mettre fin au capitalisme criminel !

C'EST POURQUOI NOUS NOUS SOLIDARISONS AVEC LUI !!

Comité Van der Lubbe,
(Hollande).



A TOUS

Les Comités locaux, régionaux ou nationaux qui sont en voie de formation en France et dans divers pays pour la défense et la réhabilitation de Van der Lubbe jouissent d'une entière indépendance dans l'expression de leur propagande, et leurs relations mutuelles ainsi qu'avec le Comité international formé à Amsterdam sont d'information et de solidarité.

La brochure-manifeste de nos camarades hollandais n'est pas un article de foi, et son contenu politique ne s'impose à aucun des camarades de bonne volonté qui désire collaborer avec nous. Elle a surtout à nos yeux le double mérite d'être UN ACTE COURAGEUX, et de faire connaître une idéologie collective A LAQUELLE SE RATTACHAIT ETROITEMENT LA PENSÉE DE VAN DER LUBBE.

Les camarades hollandais nous ont donné l'exemple de la solidarité organisée et de l'action directe en faveur de Marinus Van der Lubbe. Montrons-leur que les travailleurs français ne se sent pas trop avachis depuis le temps de l'affaire Ferrer ou des barriades pour Sacco et Vanzetti !

Isolés ou groupés, que tous les hommes dignes de ce nom diffusent le NUMERO SPECIAL DU « SEMEUR » (4 francs les 10 ; 30 francs le cent) ; commandent la BROCHURE-MANIFESTE (2 fr. 50 les 10,

20 fr. le cent), et fassent circuler les listes de souscriptions qui permettront d'éditer le LIVRE ROUGE ET NOIR SUR L'INCENDIE DU REICHSTAG (comprenant le journal de voyage de Lubbe en Allemagne et la réfutation détaillée des mensonges politiques et fascistes) !

Ne nous laissons pas briser par la force d'inertie des Partis, par le système jésuitique de la discipline de cadavre et de la Raison d'Etat. Sinon, nous sommes mûrs pour le knout, la matraque et le règne de la croix gammée. C'est notre propre destinée qui est en jeu. En face de l'esclavage des consciences, il n'y a que deux attitudes possibles : ou DEBOUT (avec Van der Lubbe), ou A QUATRE PATTES avec le bétail votant, paradant, payant et massacrant.

Il faudrait que la désobéissance envers les « autorités » qui ont mis l'anathème sur Van der Lubbe, devint le commencement de la Grande Désobéissance ; celle qui brèvera la Société des hommes libres.

COMITE VAN DER LUBBE
(France)

Pour les relations internationales, écrire à **LOPES-CARDORO**, Borsenburgplein 8 III, Amsterdam (Hollande) ;

Pour les mouvements en France, les journaux, brochures, souscriptions, à **A. BARBE**, boîte postale, Falaise (Calvados) (chèque postal 162-11 Rouen).

Centre de documentation
Librairie "La Vieille Taupe"
1, rue des Fossés St Jacques, 1
75- PARIS 5°.

Réimpression
Septembre 71

Bien loin de s'opposer aux prétendus excès, aux exemples de vengeance populaire contre des individus haïs ou contre des édifices publics auxquels ne se rattachent que des souvenirs odieux, il convient non seulement de tolérer ces exemples, mais encore d'en prendre soi-même la direction en main.

Adresse du Conseil central de la Ligue (mars 1850)

MARX et ENGELS

Agitateur révolutionnaire ? Peut-être. En tout cas, un agitateur peu ordinaire, auquel les mots sont presque inutiles, agissant par l'exemple et l'influence tacite de sa propre personnalité plus que par tout autre moyen. Tout, dans la personne du vagabond, parle de révolte, de liberté et de révolution prochaine. Mais lui-même est avare de tout appel à l'action des autres. Contrairement aux politiciens de Parti, il ne conjugue pas l'action, le sacrifice et le combat révolutionnaire à la deuxième personne de l'impératif, mais à la première personne de l'indicatif pluriel.

Cette habitude de ne jamais préconiser une action dont il ne soit prêt à subir toutes les conséquences et à partager tous les risques, le premier à l'attaque et le dernier dans la retraite, est chez Van der Lubbe, une vieille habitude. Avant de quitter la Hollande, il y militait dans les rangs des jeunesses communistes ; et son intrépidité dans les rencontres avec la police lui avait valu une étrange re-

nommée, fruit d'innombrables passages à tabac. A Leyde, aujourd'hui encore, les gamins des rues se livrent à un jeu barbare : tous à la fois se jettent sur le plus fort d'entre eux, et le rouent de coups jusqu'à extinction. Ce jeu s'appelle : le jeu du petit Van der Lubbe.

Comprenez-vous maintenant pourquoi « Van der Lubbe le provocateur » est honni chaque jour par la presse bourgeoise et pseudo-révolutionnaire de tous les pays ? Eux aussi jouent, à leur façon, le jeu du petit Lubbe. L'indépendance, le mépris des préjugés, le sentiment de la responsabilité personnelle sont des motifs plus que suffisants à la haine du troupeau humain.

Ils sont autant de motifs à l'amitié et au respect des individus conscients d'eux-mêmes, et c'est pourquoi nous publions ici, comme contribution à sa mémoire, le carnet de route de Marinus Van der Lubbe.

A. P.

Carnet de route de Van Der Lubbe

Tenu à jour du 6/9 1931 au 24/10 1931

Leyde, dimanche 6 septembre 1931.

A partir de demain, lundi, le 6 septembre, ce carnet servira de rapport de mon voyage projeté, pour le décrire chaque jour.

M. v. d. Lubbe, UitersteGracht 56, Leyde.

Remarque :

Par ailleurs, le carnet ne comprend pas grand' chose de neuf et ne veut être qu'un rapport des voyages. Quiconque sait ouvrir l'œil peut voir le monde entier sans quitter sa porte, a dit une fois un philosophe chinois. Là-dessus, je suis d'accord avec lui.

M. v. d. Lubbe.

*
**

7 sept. 1931.

Après avoir bouffé à (Ulterste) Gracht, je suis parti à 8 h. 30. Bien que ce premier jour, je me sois senti quelque peu du cafard et de la solitude, j'ai bien avancé,

et j'ai eu beaucoup de chance avec les camions, de sorte que je ne trouve déjà en Allemagne, je compte passer la nuit ici chez un paysan.

8 sept. 1931. Mardi, argent : 4 florins.

Contrairement à mon attente, j'ai pu atteindre Clèves, où j'ai passé la nuit dans une auberge de la jeunesse ouvrière. Je ne me suis couché qu'après une longue discussion sur le mouvement allemand et la question de savoir s'il se passerait quelque chose cet hiver. La conclusion finale était que la plupart ne bougeront probablement pas, à moins qu'ils ne soient soutenus.

Cologne, 9 sept. 1931.

Aujourd'hui, je suis un peu de meilleure humeur, mais je pense toujours qu'une fois de retour en Hollande, je ne m'en irai plus. Ici, en Allemagne, les camions ne s'arrêtent pas si volontiers. Aussi doit-on guetter les camions arrêtés, ou se poster près des pompes à essence, des ponts ou des passages à niveau. Pourtant, j'ai fait un bon bout de chemin et atteint Cologne,

AVANT-PROPOS

Les écritures qu'on va lire sont d'un jeune ouvrier à qui la société capilgliste ne donnait plus ni travail, ni pain. Rompu aux plus durs travaux, endurci à supporter le froid, la faim, l'isolement et la fatigue ; la sécurité, ne lui était rien — l'indépendance, tout.

Maître de ses muscles et de ses nerfs autant qu'on peut l'être, plus sobre que le meilleur des mendiants, il se sentait en paix avec la nature, en fraternité de plein pied avec les enfants, les humbles et les laborieux, et en communauté d'esprit et de chair avec la révolution mondiale.

Il se mit à voyager, comme le font tant de jeunes chômeurs et ouvriers allemands avides d'espace et de mouvement. La liberté reconquise par l'incertitude même de la vie, telle est la noble discipline qui maintient tant de jeunes « wanderer » en état de propreté physique et morale, tête nue, col ouvert, ceinture aux reins, sac au dos, bâton au poing sur les grandes routes, en marge d'un monde qui n'est plus que pourriture. Le jeune sans-patrie dont nous parlons était hollandais. Il ne parlait que péniblement l'allemand, la seule autre langue qu'il connaît. Pourtant, le voilà en marche, et l'Europe est à peine assez grande pour lui. Son appétit de vivre se mesure à son appétit de distance. Tantôt, s'accrochant à des camions de passage, tantôt arpentant les chemins, il fait des étapes journalières de cinquante kilomètres. N'ayant pas un sou vaillant, il s'adresse à la plus vieille loi, à la seule vénérable, celle de l'hospitalité, celle de la fraternité humaine. Au paysan, à l'artisan, à l'ouvrier de rencontre, il offre ses bras, son amitié, le regard limpide de ses yeux clairs, l'air des grands chemins, la résonance de l'aventure. Frère, me voilà ! C'est la liberté qui passe. Et le vieil instinct communiste se réveille dans le cœur du sédentaire : il offre une part de son pain, une place dans sa grange, parfois même sa table et les draps frais d'un bon lit. Le cordonnier répare les bottes du voyageur en échange d'une poignée de main, le chauffeur l'invite à prendre place à ses côtés dans la chaude haleine du moteur de son camion, et se considère en-

core comme l'obligé, car ce qu'il apporte l'hôte d'une heure est sans prix.

... Rhénanie, Bavière, Tyrol, Autriche, Serbie... les drapeaux changent, les poteaux frontières sont laissés à leur faction stupide, les langages deviennent de plus en plus intelligibles. Mais le fait humain a-t-il besoin du mensonge des mots ? Il y a beaucoup à apprendre à l'école du silence. Sur son carnet, le vagabond observe curieusement les différences de mœurs, de technique, de mentalité, qui se révèlent à lui d'étape en étape. Plus tard, au cours de nombreux voyages (dont il ne reste d'autres traces que de rares cartes postales), il visitera la Hongrie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, et atteindra les limites de la Russie. Partout, il vivra sans argent, sans nul appui des organisations ouvrières, endurant, sans même y faire attention, les privations, les fatigues, les intempéries les plus cruelles, se délectant du moindre repas offert de bon cœur, s'entretenant par gestes avec de pauvres gens comme lui, dont il conquiert d'emblée la sympathie, par une sorte de franchise et de confiance enfantine dans la bonté humaine. Dans son carnet, sans cesse, le sans-patrie s'oublie lui-même et ses misères, pour parler avec reconnaissance de l'accueil reçu, des êtres rencontrés.

Ami de tout le monde ? En quelque sorte, oui. Mais ennemi farouche, prisonnier en révolte, adversaire irréconciliable vis-à-vis du monde bourgeois. Ce vieux monde inhumain qu'il tente de fuir comme un cauchemar, doublant les étapes, marchant avec obstination vers une terre libre jamais découverte, il le retrouve partout, toujours le même, avec l'oppression de la femme et de l'enfant par la famille, et celle de la famille par l'Etat, par la dictature économique, politique et technique du capital. Partout, toujours, le travail de forçat, de l'usine et des champs, la misère, le chômage, les casernes, les prisons. Industriels, princes, sénats, tout cela doit périr. Ça nous est dû. La conquête du nouveau monde, c'est la reconquête de l'homme par lui-même, la prise de conscience, la lutte directe pour l'émancipation du travail.